

Une écriture singulière et incomparable

Herta Müller, Prix Nobel de littérature

Nicole Bary*



Onzième lauréate du Prix Nobel de littérature de langue allemande, Herta Müller est le premier écrivain du Banat souabe (Roumanie) à recevoir cette distinction. Elle entre ainsi dans le patrimoine universel aux côtés de Nikolas Lenau (1802–1850) comme descendante de la colonisation initiée par les Habsburg au 18^e siècle dans les marécages du Banat, (une région aujourd'hui au sud-ouest de la Roumanie) qui venait d'être libérée de l'occupation ottomane.

« *Nous sommes partis de chez nous avec notre tête, mais avec les pieds nous sommes encore dans un autre village* », écrit Herta Müller dans son roman *Herztier*. La dualité partir/rester est l'un des thèmes fondateurs d'une œuvre à l'écriture singulière et incomparable : partir pour coloniser les marécages du Banat au 18^e siècle ; partir en déportation dans les camps de travail soviétiques en 1944 ; partir en exil pour fuir la Roumanie de Ceausescu et le sadisme barbare de la *Securitate* ; partir vers l'Allemagne fédérale, mais en emportant à la semelle de ses souliers cette *Heimat* qui est tout à la fois l'origine, le lieu de l'enfance perdue et de la socialisation, la matière même de l'écriture.

La publication des nouvelles *Niederungen* (*Kriterion Verlag* 1982 et *Rotbuch Verlag* 1984), pour lesquelles Herta Müller (née en 1953) reçut en 1984 le Prix *Aspekte-Literatur-Preis*, ont été une révélation pour les lecteurs allemands (ouest-allemands, Herta Müller n'a évidemment pas été publiée en RDA) – comme celle de *Der Mensch ist ein grosser Fasan auf der Welt* (*Rotbuch* 1985) ou de *Barfüssiger Februar*. Écrits en Roumanie, d'inspiration autobiographique, ce sont des récits de la ruralité, des récits d'enfance, proches du roman d'éducation dans les *Niederungen*, des textes traversés de part en part par l'attente et l'angoisse qui

précèdent la rupture avec la terre natale : retour sur le passé, peur de l'inconnu, sentiment de l'irréversible, du définitif, de l'irréversible chez les villageois qui n'ont jamais encore quitté leur village.

La richesse des images, leur force forment un contraste violent avec la sobriété, la concision, la précision et le laconisme du propos. Le lecteur découvrirait, à travers le regard impitoyable et la puissance du verbe de l'auteur, l'intolérance et la violence d'un régime rétrograde, corrompu, oppresseur de son peuple et tout particulièrement de ses minorités allemandes – ou hongroises. Il va sans dire que la chronique acide du quotidien d'une famille dans un village du Banat, telle qu'elle est consignée dans *Niederungen*, a déchaîné l'Etat de Ceausescu et sa police, la sinistre *Securitate* contre l'auteur. Les tracasseries, le harcèlement physique et moral dont elle fut désormais l'objet la conduisirent à quitter la Roumanie et à émigrer en 1987 en Allemagne fédérale.

Roman de transition, *Reisende auf einem Bein*, le premier récit écrit en Allemagne, dit la difficulté du « passage », de l'adaptation à un monde inconnu qui se dérobe sans cesse au nouveau venu, car il n'en connaît ni les codes ni les rites. Deux pays, une seule langue, mais « *mon allemand de minorité* », écrivait-elle peu de temps après son

* Nicole Bary est éditrice et traductrice. Elle a publié en français en 1988 le premier roman de Herta Müller *L'homme est un grand faisan sur terre*.

installation à Berlin-Ouest, « est maintenant relié. Désormais le lien te semble corde ». C'est sans doute de cette double confrontation que jaillit toute la singularité et la force de l'écriture de Herta Müller : refus de l'instrumentalisation de la langue en Roumanie (« La langue imposée devient une ennemie aussi redoutable que la perte de la dignité elle-même »), rébellion contre le lien qui unit son « allemand de minorité » à la langue-mère pour conserver sa propre langue, la spécificité de son écriture. « Quand rien ne va plus, les mots s'effondrent eux aussi ».

Le paradigme de la souffrance

Les trois récits suivants forment une sorte de trilogie par leur parenté thématique : que ce soit dans *Der Fuchs war damals schon der Jäger* (écrit d'après le scénario d'un film éponyme écrit, conçu et réalisé par Herta Müller et Harry Merkle), dans *Herztier* ou dans *Heute wäre ich mir lieber nicht begegnet*, la romancière exhume de son passé les blessures encore douloureuses que son pays natal lui a infligées et brosse une fresque du quotidien sous la dictature, tel qu'elle l'a vécu. Convoquée en 1979 par la *Securitate* qui prétendait exiger d'elle rien moins que la collaboration, elle refusa, fut chassée de son emploi, harcelée par les sbires du pouvoir et régulièrement convoquée pour des interrogatoires. C'est la matière de son roman *Heute wäre ich mir lieber nicht begegnet*, le monologue d'une ouvrière d'une usine de confection régulièrement soumise à des interrogatoires par un représentant de la police politique qui, oscillant entre la politesse mielleuse et la perfidie sadique, n'a d'autre objectif que de déstabiliser, humilier, briser la volonté.

Dans le roman *Atemschaukel* (à paraître chez Gallimard), Herta Müller, dans une écriture aux images violentes et heurtées, écrit la déportation des Allemands de Roumanie – hommes et femmes âgés de 17 à 45 ans – dans les camps de travail de Sibérie en janvier 1945 pour « reconstruire l'Union soviétique ». Un silence de plomb a recouvert cet épisode de l'histoire germano-roumaine. Dans la famille où elle a grandi dans le village de son enfance, le sujet omniprésent n'était jamais ouvertement abordé : « J'ai cessé de m'identifier à la com-

munauté allemande le jour où j'ai compris qu'on m'avait caché quelque chose d'essentiel durant mon enfance. J'ai commencé à lire systématiquement des livres sur le 3^e Reich et la manipulation du langage par les nazis. » Profondément marquée par ce non-dit, Herta Müller a commencé il y a une dizaine d'années à interroger d'anciens déportés de son village. « Je savais qu'Oskar Pastior (1927–2006) avait été déporté lui aussi et je lui ai parlé de mon projet. Il a voulu m'aider à le réaliser en me racontant ses souvenirs. Nous nous sommes rencontrés régulièrement. Il racontait et j'écrivais. Et nous avons rapidement eu envie d'en faire un livre à quatre mains. » La mort subite du poète en 2006 a mis un terme à ce projet commun. Herta Müller a écrit contre l'oubli et le refoulement, loin d'elle le désir de témoigner, car *Atemschaukel*, n'est pas son histoire, « mais l'histoire de mon entourage ».

Herta Müller n'écrit pas pour raconter, ni pour se raconter, mais pour retrouver dans l'écriture la cohérence indispensable à la vie, comme si les mots permettaient de recoller les morceaux des existences brisées, des êtres dont les blessures sont si profondes qu'elles restent pour toujours béantes et douloureuses. Fragments éclatés, les romans et récits de Herta Müller, comme ses collages, sont une reconstruction obstinée de son paysage intérieur brisé par la folie totalitaire. Son œuvre a une dimension tragique qui dépasse l'expérience personnelle. Elle porte en elle le paradigme de la souffrance. A ce titre, le prix Nobel qui lui a été décerné a une valeur symbolique non seulement pour les Allemands de Roumanie, non seulement pour la culture allemande du Danube et des Carpates, mais pour tous ceux qui ont été écrasés par la botte inflexible d'un régime totalitaire quel qu'il soit.

Bibliographie (livres traduits en français)

- 1 *L'homme est un grand faisan sur terre*, traduit par N. Bary, Maren Sell, Folio Gallimard, Paris 1988.
- 1 *Le renard était déjà le chasseur*, traduit par C. de Oliveira, Le Seuil, Paris 1998.
- 1 *La convocation*, traduit par C. de Oliveira, Métailié, Paris 2001.
- 1 *La Balançoire du souffle*, Éd. Gallimard, Paris 2010 (à paraître).